

Complément philosophique

Édith Stein

C'est au cours de l'année 1935, alors qu'elle est au Carmel, qu'à la demande du père provincial des Carmes déchaux, Sœur Thérèse Bénédicte de la Croix reprend ses travaux philosophiques. Elle reprend son manuscrit non publié *Potenz und Akt* (Puissance et Acte) et le remanie complètement. « Vu l'ampleur du travail, elle n'a manqué ni d'audace ni de courage : reprendre deux mille ans de la pensée occidentale (Platon, Plotin, Aristote, saint Augustin, saint Thomas et sainte Thérèse d'Ávila) pour essayer de faire une synthèse personnelle sur le sens de l'être. » (Cécile Rastoin, *Édith Stein. Enquête sur la Source*, Cerf 2007, p. 287-288) « La question principale qui sous-tend L'être fini et l'Être éternel comme Voies de la connaissance de Dieu est en fait existentielle : Comment se fait-il que certains parviennent à la foi et d'autres non, que certains trouvent le sens de l'être et d'autres non ? » (Id. p. 289)

Nous proposons un long extrait de son œuvre capitale : **L'Être fini et l'Être éternel** (Nauwelaerts éditeur, 1998). Nous avons conscience que ce texte demande un effort d'attention pour le bien comprendre. Il est extrait du Chapitre II. « Acte et puissance en tant que mode d'être ». Nous suivons, en le simplifiant, l'exposé d'Édith Stein intitulé au § 7. « L'être du moi et l'être éternel ». Nous pouvons poser la question simplement : comment se fait-il que je sois un être vivant ?

« Le moi vit et la vie constitue son être. Il est vivant en chaque maintenant. (p. 53-54)
Le moi est quelque chose jeté dans l'existence... Son être ne vit que d'un moment à l'autre. Il ne peut pas résister puisqu'il fuit irrésistiblement. L'être du moi, ce présent continuellement changeant, est quelque chose de reçu. Il est mis dans l'existence et il y est conservé d'un instant à l'autre... (p. 59-60)
D'où vient cet être reçu ? ...

Mon être, tel que je le trouve et tel que je m'y trouve, est un être vain. Je ne suis pas de moi-même et je ne suis rien par moi-même ; je me trouve à chaque instant devant le néant et l'on doit me faire don de l'être d'instant en instant. Et pourtant cet être vain est de l'être et par là je touche à chaque instant la plénitude de l'être...

Le moi est conservé dans l'être à tout instant ; certes non pas en tant qu'être sans changement mais comme possédant un contenu de vie continuellement changeant. Le moi peut aboutir à l'idée de l'être éternel... : il recule avec horreur devant le néant et n'exige pas seulement une continuation sans fin de son être mais aussi une possession pleine de son être... (p. 60-61)

L'idée de l'être éternel, une fois saisie par le Moi, devient pour lui la mesure de son propre être. Mais comment arrive-t-il à y voir aussi la source ou l'auteur de son propre être ? La vanité et la fugacité du moi se manifestent à lui-même lorsqu'il s'empare de son propre être en réfléchissant et lorsqu'il essaie de toucher le fond de lui-même. Il l'atteint, avant toute considération et analyse rétrospectives de sa vie, par la peur qu'il éprouve devant son propre non-être [qui] le place devant le néant... (p.62)

Le comportement raisonnable vis-à-vis de la vie serait-il une liberté de la mort, passionnée, sûre d'elle-même et angoissée ? Nullement. Car, au fait indéniable de mon être qui se prolonge

d'un instant à l'autre et se trouve exposé à la possibilité du non-être, correspond un autre fait aussi indéniable que voici : *je suis* en dépit de cette fugacité et je suis *conservé dans l'être* d'un instant à l'autre ; enfin, dans mon être fugitif, j'englobe un être durable. Je me sais soutenu et ce soutien me donne du calme et de la sécurité. Certes, ce n'est pas la sécurité sûre d'elle-même de l'homme qui, dans sa propre force, se tient sur un sol ferme, mais la sécurité suave et béate de l'enfant porté par un bras fort, c'est-à-dire une sécurité qui, objectivement, n'est pas moins raisonnable. En effet, un enfant qui vivrait constamment dans la peur que sa mère le laisse tomber, serait-il raisonnable ? Dans mon être je tombe donc sur un autre être qui n'est pas la mien mais qui est le soutien et le fond de mon être ne possédant en soi ni soutien ni fond.

Je peux arriver à ce fond que je touche en moi-même afin de connaître l'Être éternel par deux voies. La première est celle de la foi... Si Dieu me dit par la bouche du prophète qu'il m'est plus fidèle que père et mère et qu'il est l'Amour lui-même, je reconnais combien ma confiance dans le bras qui me soutient est raisonnable et combien toute peur de chute dans le néant est insensée, pourvu que je ne m'arrache pas de moi-même au bras protecteur.

Le chemin de la foi n'est pas celui de la connaissance philosophique. Il est la réponse d'un autre monde à la question posée. La philosophie a aussi un chemin à elle. C'est le chemin de la pensée déductive ; cette voie est empruntée par *les preuves de Dieu...* (p. 64-65)

Cependant le chemin de la foi nous mène plus loin que celui de la connaissance philosophique : le chemin de la foi nous conduit au Dieu personnel et proche, aimant et miséricordieux, et nous donne une certitude qui ne se trouve nulle part dans la connaissance naturelle. Toutefois le chemin de la foi est un chemin *obscur*. (p.66) »

